

I

Tous les halls d'aéroport ont en commun, du point de vue affectif, de susciter en vous deux sentiments extrêmes, au choix : cafard ou exaltation. Tout le monde a pu le constater dans sa vie, soit en l'éprouvant personnellement, soit en observant la physionomie de tel ou tel voyageur. Il est même fréquent que ces deux extrémités sentimentales se retrouvent chez des personnes unies par des liens très forts. Paradoxal, vraiment ? Pas si sûr : considérez plutôt ces deux-là...

Oui, regardez-les bien, ces deux amants, cet homme et cette femme, jeunes et avenants, qui se font face dans le hall d'Orly. Aucun doute de leurs affinités : s'ils étaient personnages de BD, le dessinateur leur ferait échanger de jolis cœurs tout rouges, en une sorte de flux continu. Et pourtant, il ne pourrait s'empêcher de représenter ce détail incongru : l'une garde un visage grave, bien qu'elle tente vaillamment de sourire, tandis que l'autre n'a pas à se forcer pour en arborer un du plus bel effet. Conclusion : ils ne partent pas ensemble. Mais on s'attendrait plutôt, dans ce cas, à une scène pudique d'adieux faussement maîtrisés – car il est toujours mal vu de montrer ses sentiments en public, dans ce que l'on nomme la civilisation.

Assez observé. Soyons indiscrets jusqu'au bout et écoutons ce qu'ils se disent :

— Tu es le roi des mufles, Bob ! Tu me quittes pour six mois et on dirait que tu montes au Ciel !

— Tu me connais, Marina : je ne suis pas capable de cacher mes sentiments !

Ils se regardent encore tous deux, bien en face... puis éclatent de rire avant de tomber dans les bras l'un de l'autre.

Vous voyez ? Leur genre à eux, c'est de ne respecter la tradition qu'au terme d'une période provocatrice. On peut analyser ainsi leur attitude... Mais je vous propose plutôt de continuer notre petit espionnage... jusqu'à la fin de cette histoire, si vous avez toujours envie de la suivre.

Qui sait ? Sans doute ne le regretterez-vous pas !

Pourtant, j'ai tout de même l'impression que quelques explications préliminaires ne seraient pas superflues...

Alors, faisons une chose tout à fait inhabituelle : fixons le joli front de Marina, puisque Marina il y a et lisons carrément dans ses souvenirs...

* * *

Dès le début de l'année 2002, la fin de l'intervention militaire américaine en Afghanistan révéla au monde l'affreuse misère qui affectait les différentes tribus composant la nation afghane. Vingt années de guerre, plus six de dictature fanatique avaient fait de ce pays l'un des plus pauvres du monde – sinon le plus pauvre – et les opérations armées antiterroristes venaient de lui porter le coup de grâce. Tout, absolument tout manquait à ce peuple pour prétendre à une place au sein de la communauté internationale, en tant que pays moderne ou, tout simplement, en tant que nation représentative. En effet, les carences en nourriture, dispensaires, moyens de communication et infrastructures industrielles ne pouvaient qu'accentuer les rivalités entre ethnies et rendre quasi-impossible l'établissement d'une nation au sens économique et même politique du terme. En outre, comme on daignait enfin s'en apercevoir en ce tout jeune XXI^{ème} siècle, misère rimait fréquemment avec terrorisme...

Il devint donc rapidement évident que, pour pouvoir considérer l'Afghanistan comme un partenaire de

discussion avec l'Occident, il était indispensable de l'aider à se reconstruire, dans tous les sens du terme, même si cette reconstruction nationale était estimée, au bas mot, à 15 milliards d'euros. C'est pourquoi les États-Unis, de par leur position d'agresseur et de vainqueur, organisèrent un nouveau "Plan Marshall", analogue à celui dont avait bénéficié en 1945 l'Allemagne ex-nazie. Toutes les nations membres de l'Alliance Atlantique contresignèrent la Charte Hensinger – du nom de l'inventeur du fameux plan –, qui décrivait notamment les moyens à mettre en oeuvre pour relever le pays de ses ruines.

Pour ce faire, il fut évidemment nécessaire d'appeler sur le terrain de nombreux techniciens issus des nations occidentales membres ou alliées de l'OTAN. C'est ainsi qu'une foule de jeunes ingénieurs et administrateurs tout frais émoulus de diverses grandes écoles américaines et européennes se portèrent volontaires, visiblement grisés par l'attrait de cette cause humanitaire, qui ne pouvait manquer de représenter à leurs yeux une sorte de croisade du XXI^{ème} siècle. Les gouvernements durent mettre un frein à ce trop grand zèle. On ne recruta qu'un nombre infiniment plus restreint – "le strict nécessaire", critiquèrent divers journaux – de ces volontaires dont nul, en vérité, ne contestait les capacités techniques mais qui ne pouvaient, vu leur nombre et leur carence de formation, constituer les spécialistes dont on avait un urgent besoin.

On créa alors une école spécialement équipée, sise officiellement à Berlin, pour assurer l'initiation de ce corps technique sans précédent que les médias surnommèrent presque immédiatement les Croisés. Il fallait, en utilisant les méthodes d'apprentissage les plus récentes, former ces modernes héritiers des aventuriers médiévaux à une existence pénible, dans un pays difficile, où tout était à créer, à diligenter, à instaurer. "Une répétition générale de l'ensemencement de la planète Mars !", osèrent ironiser certains chroniqueurs de la presse

écrite, du fait que l'aventure en question faisait l'objet de critiques particulièrement acerbes de la part de divers groupements hostiles à toute forme d'impérialisme...

* * *

— Et tu vas commencer ça tout seul, Bob ?

— Oui, mon lapin, puisque tu prends délibérément du retard.

Marina considéra son fiancé avec une indulgence teintée de jalousie. Ce serait la première fois qu'ils se quitteraient, après une année de cours accélérés subis ensemble à l'Institut Européen du Développement (INED) de Berlin. Tous deux s'y étaient inscrits, lui en tant que futur ingénieur du génie civil, elle en tant que futur docteur en médecine. Deux Croisés en puissance dont la rencontre avait été comme préparée, non par le destin mais par une sorte d'orchestration ultramoderne de circonstances.

En effet, il faut savoir tout d'abord que l'INED n'est en réalité qu'un bureau et non une université au sens matériel du terme. Il axe toutes ses formations sur un réseau fort complexe de communications interactives, non seulement parce qu'aucune des disciplines enseignées – ou plutôt perfectionnées – ne se retrouve totalement indépendante des autres, mais encore par le fait du développement de ces mêmes communications, qui permettent de répondre aux impératifs du moment : urgence, complémentarité et habilité. Du bureau berlinois partent donc des cours et des stages, utilisant un moyen très à la mode : Internet, bien entendu, ce qui favorise le perfectionnement de tous les élèves en exploitant les divers liens virtuels créés par le réseau mondial.

Ainsi, au moment où ils avaient fait connaissance, Robert Dugan et Marina Dautreville étudiaient à plusieurs centaines de kilomètres de distance, lui à Birmingham, elle à Paris. Tous deux avaient choisi, comme beaucoup

d'étudiants, d'achever leur formation à l'INED. Leur collaboration s'étendit à un réseau de connaissances communes qui, par une sorte de conspiration d'ensemble, firent tout pour les rapprocher. Mailing, webcams, connexions câblées et satellisées, tout contribua à leur nouvelle amitié qui, assez vite, se transforma en un sentiment plus tendre.

“Dommage qu'on ne puisse pas encore faire l'amour sur Internet !” plaisanta un de leurs nombreux amis.

“Comme quoi la passion se déplace encore plus vite que les ondes !” moralisa un autre.

Leur première rencontre, sur la côte dieppoise, ne fut plus, en quelque sorte, qu'une formalité : les deux étudiants, analogues à bien d'autres parmi les futurs Croisés, s'aimaient déjà et n'eurent plus qu'à se prouver physiquement leur mutuelle et bien réelle attirance. L'espace virtuel ayant suppléé pour un temps à la fréquentation au sens traditionnel du terme, l'ayant même accentuée par les canaux de connaissances échangées ensemble, Bob et Marina pouvaient prétendre au titre d'amoureux et même au statut de fiancés dans l'acception des moyens modernes d'échanges sentimentaux.

La réalité vint néanmoins bouleverser leurs projets : associés dans la vie grâce au plus intime des liens, ils se devaient de l'être également à la cause qu'ils partageaient. Ce fut celle-ci qui les rappela à l'ordre : Bob devait partir début mars 2002, pour remplir sa mission au sein d'une région particulièrement sauvage, que Marina ne connaîtrait pas avant six mois – différence de formation obligeait : elle devait d'abord parachever et soutenir sa thèse de doctorat, et ce, en dépit de tous les liens, passionnels comme virtuels !

— Tu te rends compte ! dit-elle, s'arrachant soudain à l'étreinte de Bob. Nos chers dirigeants s'imaginent que, parce que nous nous sommes aimés sur le Net, nous

n'avons plus qu'à construire notre vie commune par le même moyen !

— Bah ! fit Bob. Ils n'ont pas tout à fait tort, tu sais : ça ne fait que deux mois que nous habitons ensemble dans ton petit capharnaüm parisien, ne l'oublie pas !

Marina, évidemment, en avait pleine conscience. Mais, depuis qu'ils partageaient une vie commune conforme aux usages les plus traditionalistes – excepté sous les formes administratives et sacramentelles –, elle se disait avec raison que la passion sur Internet ne pouvait suppléer à ce qu'il est convenu d'appeler, depuis des lustres, la vie commune, précisément !

— On aurait dû se marier tout de suite ! grommela-t-elle.

— Tu veux rire ! Comment aurions-nous fait avec tout le travail qu'il fallait se taper jour après jour ! Le maire, le curé n'auraient jamais eu le temps de nous recevoir. Et puis, après tout, ce n'était pas si mal. Tu es Française, je suis Anglais : c'est toi la plus “vieux jeu”, reconnais-le !

— Je suis Européenne, comme toi !

Voyant Marina se renfrogner, Bob la reprit dans ses bras. Elle ne résista qu'une seconde à son baiser.

— Tu te rends compte ! reprit-il dès qu'ils se séparèrent. Tout est à créer là-bas. Et on commence par produire de l'énergie avec le top du top en matière technique. Une civilisation comme ce pays n'en a jamais connu ! Franchement, tu imagines ce que ce job représente pour moi ?

Oui, Marina l'imaginait ou, du moins, s'y efforçait. L'exaltation qui brillait de plus en plus dans les yeux de son amant constituait le principal reproche qu'elle aurait pu lui adresser : sa passion pour son métier surpassait toutes les autres, y compris, semblait-il celle qu'il devait accessoirement éprouver pour elle-même ! Il partait aujourd'hui, elle le rejoindrait dans six mois et leurs projets matrimoniaux – en vérité pas très fixés ! – se

verraient retardés d'autant sinon plus ! Marina, en fait, ne savait rien : ni quand ni où ni dans quelles conditions elle et Bob régulariseraient leur union. Serait-ce en Europe ou là-bas, dans cet Afghanistan projeté depuis peu sous les feux de l'actualité, voire dans cette région si pauvre, si sauvage où Bob d'abord, Marina ensuite devraient aller mettre en pratique leurs nouvelles connaissances ?

Oui, Marina comprenait, imaginait... à défaut d'admettre !

Une annonce impersonnelle coupa le fil de ses pensées :

“Votre attention, s'il vous plaît. Les passagers du vol spécial 405 à destination de Kaboul via Athènes et Istanbul sont priés de se présenter à la porte n°32... *Your attention, please. The passengers of the special Flight 405 bound for Kabul by way of Athens and Istanbul are asked to appear at the gate n°32...*”

— C'est joli, les annonces bilingues ! sourit Bob.

Marina réprima un geste d'agacement : bilingues et même trilingues – français, anglais, allemand –, ils l'étaient tous les deux depuis plusieurs années, condition sine qua non pour faire partie des Croisés de l'INED – sans parler de l'apprentissage succinct de certaines langues vernaculaires.

— Tu ferais mieux de la suivre, cette jolie annonce bilingue ! fit-elle. Sinon, la civilisation se passera de ta participation dans l'Hindou Kouch !

* * *

Plus tard, seule dans son “capharnaüm parisien”, Marina se reprocha cette dernière phrase qui avait précédé leur séparation : trop sèche, sinon trop amère. Que pensait Bob en ce moment, prisonnier de son Airbus pour un voyage de plus de quinze heures ? Bien sûr, elle pouvait l'appeler dès maintenant sur le Net et même le voir : tous

les Croisés partant en mission percevaient le laptop¹ ultra perfectionné qui constituait leur principal moyen de communication privé. Mais une carlingue n'est pas un lieu idéal pour les échanges sentimentaux. Elle en serait quitte pour appeler le lendemain.

Elle reporta son attention sur la carte punaisée au mur, qui représentait l'Afghanistan avec, au Nord-Est, une région cerclée au crayon rouge : la petite vallée de Kharakhhan, perdue entre les contreforts dentelés de l'Hindou Kouch, à l'extrémité nord-est du pays, dans le Couloir de Wakhan.

Telle était la destination, présente pour Bob, future pour Marina car il lui restait encore certaines unités de valeur à passer, de préférence avec succès, pour avoir droit à son doctorat. Là-bas, un vaste complexe géothermique devait voir le jour, afin de fournir de l'énergie relativement à bon marché pour toute cette contrée désolée, dont les habitants vivaient encore au Moyen Âge. Bob avait raison de croire aux bienfaits que la civilisation devait apporter dans ce pays sauvage. D'ailleurs, les maîtres de l'INED leur en avaient tellement rebattu les oreilles que cette mission salvatrice ressemblait maintenant à une sorte d'endoctrinement, voire de lavage de cerveau. Bob, en tous cas, semblait l'avoir vécu ainsi pratiquement sans s'en rendre compte, tant il piaffait d'enthousiasme à l'idée d'exercer là-bas ses compétences toutes neuves !

Marina se rappela leur dernier signe d'au revoir, à la porte que seuls les passagers munis de leur carte d'embarquement avaient le droit de franchir. Bob s'était enfoncé dans le corridor déployé menant à la carlingue de son avion sans se retourner une seule fois. Sa fiancée l'avait ressenti comme une froideur plus ou moins calculée : Bob voulait-il abréger les adieux ? Que fallait-il en penser ? Marina savait pouvoir lui garder toute sa confiance néanmoins.

¹ Équivalent anglais d'ordinateur portable.

Dans six mois, ils se retrouveraient et rien ne les séparerait plus jamais.

Marina sentit de nouveau son estomac se contracter tandis qu'elle se répétait cette dernière phrase, en son for intérieur d'abord, puis à voix haute, comme pour conjurer un mauvais sort. Elle ne croyait pas aux pressentiments qui, pourtant, s'imposaient parfois à elle. Celui-là était particulièrement virulent et même agressif, comme s'il était un marteau frappant toujours au même endroit, là où résonnait cette formule : rien ne les séparerait... ne les séparerait... ne les séparerait...

Marina se secoua : elle, une femme de science, allait-elle devenir superstitieuse ? Elle sentit brusquement que sa vue se brouillait. Allons bon ! Allait-elle pleurer, maintenant ? Oh ! Et puis, après tout, cela ne faisait de mal à personne, de temps en temps, de se laisser aller comme ça, sans témoins...

* * *

“C'est pour bientôt ! C'est pour bientôt !”

— Vous dites ? s'étonne Senseï² Kuon, l'instructeur de taekwondo.

— Rien, rien, Senseï, répond distraitement Marina.

Rien, vraiment ? Depuis le départ de Bob, elle a accentué son entraînement à cette discipline coréenne comme pour retrouver le fiancé qui ne lui a jamais autant manqué. Elle éprouvait le sentiment – ridicule, se disait-elle pourtant – de sa présence effective en fréquentant plus assidûment ce club qui, depuis trois mois, était le deuxième lieu de leur passion commune, aussi bien au sens sportif qu'en vertu de leurs sentiments réciproques.

Ce jour-là, en quittant le club, elle refuse d'accompagner ses amis au café proche, contrairement à l'habitude. Aucun ne paraît s'en formaliser, tous

² Maître, professeur d'arts martiaux (terme japonais).

échantent des clins d'œil entendus : “Elle est amoureuse, ne la dérangeons pas !” Poursuivie par des coups de trompe et des imprécations pour avoir traversé plusieurs rues en diagonale et sans se préoccuper aucunement des feux ou des passages cloutés, elle regagne tout de même son appartement de la rue Marbeuf saine et sauve, sans s'interroger le moins du monde sur ce miracle, dans le Paris encombré des heures de pointe. À peine installée devant l'ordinateur, elle se rend compte qu'elle a trois bons quarts d'heure d'avance. Pour un peu, elle aurait regretté le pot que lui proposent les copains. Tant pis ! Autant se connecter. Double clic, plaintes électroniques classiques dès la connexion, visite de la messagerie... Pas de messages intéressants, rien que de la pub. Hop ! Tout à la corbeille d'un clic rageur. Bob lui-même n'a rien envoyé. Normal : ils ont convenu d'heures de vacation, avec contact direct par webcam interposée. Marina s'oblige au calme... et tout arrive à l'heure prescrite :

— Marina chérie, c'est toi ?

— Oui, chéri. Je te reçois... disons : 3/5.

En effet, la transmission n'est pas des meilleures. D'ordinaire, le matériel ultra performant fourni par l'INED ne connaît que la limite classique : celle du décalage entre les paroles et l'image, lors d'une transmission vidéo en direct via le Net. Même l'ADSL ne peut pallier ce genre d'inconvénient mineur. Mais, cette fois, c'est franchement médiocre : des turbulences magnétiques, peut-être ? Marina est néanmoins soulagée de voir la transmission s'améliorer graduellement en cours de dialogue : la performance technologique paie. Outre le visage parfaitement net de Bob, elle peut alors distinguer le décor à l'arrière-plan : un mur de bois le long duquel s'alignent de longues tables ou plutôt des planches sur tréteaux, encombrées de cartes et de plans déroulés. Visiblement, Bob ne travaille pas dans un bureau paysager analogue à ceux des yuppies de la Défense !